

Alex Beaupain : “Je refuse de me concentrer sur ma seule carrière de chanteur. Ce métier rend fou”

- [Valérie Lehoux](#)

Longtemps il n’a pas osé se rêver artiste. La mort de sa petite amie, en 2000, a tout changé. À près de 45 ans, le chanteur préféré du cinéma français assume ses talents d’écriture. Et sa mélancolie.

Il est l’un des meilleurs auteurs de la chanson actuelle. Si ce n’est le meilleur. Celui qui sait dire nos plus grandes peines et nos plus grandes peurs, avec une élégance qui toujours nous élève et nous reconforte. Un héritier direct de la grande chanson poétique à la Barbara, même si lui revendique autant l’héritage pop d’un Daho. Les filiations d’Alex Beaupain sont à coup sûr multiples : c’est par le cinéma qu’il aura pu toucher le public, en 2007, avec *Les Chansons d’amour*, de Christophe Honoré : le film, qui contenait la déflagration intime d’un jeune homme bisexuel après la mort inattendue de sa petite amie, s’inspirait en grande partie de son histoire personnelle, et s’articulait tout entier autour de ses musiques et de ses textes. Il lui valut d’ailleurs le César de la meilleure BO. En surmontant un drame fondateur, Beaupain s’était mû en artiste. Depuis, ce garçon à l’allure de dandy sensuel et à la voix feutrée enchaîne sans temps mort les projets, continuant de composer pour le cinéma, de faire chanter acteurs et actrices (on lui doit [l’album de Françoise Fabian l’an passé](#)), tout en poursuivant sa propre vie de chanteur. Début octobre, à la veille de ses 45 ans, il sortira son sixième album.

« Pas plus le jour que la nuit je ne trouve le repos ni la paix », chantez-vous... Vous allez mal à ce point ?

La phrase n’est pas de moi, mais de Charlotte Brontë (1). Je la trouvais jolie et,

bien sûr, elle reflète l'état d'esprit de l'album, qui est au minimum mélancolique, au maximum désespéré. Auparavant, je me censurais un peu, en me forçant toujours à écrire une chanson ironique ou enlevée, pour essayer de passer à la radio et de répondre aux exigences des maisons de disques. C'était d'autant plus ridicule que le fond de mes textes restait assez triste, et que je ne passerais jamais sur NRJ. Pourquoi lutter contre mon naturel ? Dans ma discothèque, les albums les plus sombres sont souvent mes préférés : *Novice*, de Bashung, terrible dans les paroles et la musique, mais tellement beau. *Seule*, de Barbara, très chargé lui aussi...

Vous vous ouvrez désormais à des sujets plus sociétaux. Dans *Les Sirènes* et *Orlando*, vous évoquez les attentats...

Orlando parle de la tuerie dans un club gay de cette ville de Floride, en 2016. Pour aborder cela dignement, j'ai voulu rester le plus factuel possible, ce qui est assez nouveau chez moi. À l'origine, je l'avais écrite pour Julien Clerc, car je trouvais important qu'il s'empare de ce thème, mais il n'a pas trouvé de mélodie, et il tient à composer ses propres musiques. Dans *Les Sirènes*, en revanche, je ne prononce jamais le mot attentat. J'avais déjà tenté un texte après le Bataclan, qui n'était pas à la hauteur. Cette fois, j'ai cherché une façon plus poétique d'exprimer un engagement.

Vous consacrez aussi une chanson au péril écologique, *Poussière lente*, sans espoir...

Comment passer à côté du sujet ? Quand j'avais 20 ans, ma génération interpellait celle des baby-boomers en disant : « Nous n'avons pas de chance, nous grandissons avec le sida et le chômage. » Les gamins d'aujourd'hui nous disent pire : « Nous allons vivre la fin du monde »... La fin d'un monde, en tout cas, celui que nous connaissons. Et pourtant, au bord du gouffre, nous sommes encore capables de nous intéresser à des choses aussi futiles que des chansons. Cela me rassure presque. L'être humain est une étrange espèce.

Vous dites que vous vous censuriez... Par manque de confiance ?

Sans doute. J'ai conscience d'afficher parfois de l'arrogance, avec même un poil de pédanterie, mais je suis surtout un timide, qui peut être mal à l'aise socialement et qui, longtemps, ne s'est pas senti légitime pour chanter. Quand mon premier album est sorti, je trouvais tout à fait extraordinaire de pouvoir entrer dans ce métier. Aujourd'hui, je trouve plus extraordinaire encore de pouvoir continuer de l'exercer.

Pourtant, la culture, et singulièrement la chanson, fut centrale dans votre éducation...

Oui, mais comme des pratiques amateurs ! Nous habitons, mes parents, mon frère, ma sœur et moi, dans un appartement de la banlieue de Besançon. J'ai le souvenir d'une enfance heureuse, où la lecture et la musique étaient en effet essentielles. Ma mère, institutrice, était l'une des personnes les plus créatives que j'ai jamais connues : elle jouait, mal, un peu de tout : guitare, piano, accordéon, flûtes de toutes les tailles... Elle dirigeait aussi la chorale de son

école, et quand nous partions l'été dans les VVF, les clubs de vacances des enseignants, elle montait un chœur avec les gens qui se trouvaient là, et organisait un spectacle à la fin du séjour. Et puis elle peignait, écrivait des poèmes, dessinait... Mon père, lui, était cheminot, et se branchait dès qu'il le pouvait sur France Musique. L'un et l'autre nous ont éduqués dans l'idée qu'on ne s'élèverait pas par l'argent, mais par la culture, la connaissance et la créativité. J'allais moi-même à la chorale, je prenais des cours de piano. Mais jamais personne chez nous n'aurait envisagé d'en faire carrière.

Comment êtes-vous devenu chanteur alors ?

Après le bac, je suis venu à Paris pour faire Sciences Po, avec ma petite amie, Aude, dont j'étais très amoureux. Nous nous étions rencontrés à 16 ans. Comme j'aimais déjà bien écrire, je lui dédiais de petits poèmes ; et dès qu'il s'agissait d'inventer des chansons, des contes, des mini-pièces de théâtre pour les amis, j'étais assez moteur... Aude pensait que j'avais du talent. L'année de mes 24 ans, elle m'a offert un petit piano électrique, et c'est là que j'ai commencé à écrire de vraies chansons. Mais pas terribles du tout. Pourtant, encore, Aude croyait en moi ; elle avait même décidé qu'elle travaillerait pour deux, et qu'ainsi je pourrais me consacrer à mes créations... Je m'en veux beaucoup d'avoir été si velléitaire à cette époque. Trop feignant. Trop prétentieux aussi pour assumer ces chansons de débutant et essayer de progresser. Je préférais me consacrer aux soirées entre copains.

“J'utilise ma vie pour écrire, mais la chanson n'est pas une thérapie.”

Vous fréquentiez déjà des artistes...

Des artistes en devenir ! Parmi mes amis figurait [Kéthévane Davrichewy](#), qui avait publié un livre pour enfants et serait plus tard romancière. Le journaliste Diastème, qui allait faire de la mise en scène. Et un jeune homme d'à peine 30 ans qui écrivait dans les *Cahiers du cinéma* et voulait réaliser des films : [Christophe Honoré](#). Il était animé d'une foi indestructible : aucun de nous ne doutait qu'un jour il serait cinéaste. Ses encouragements ont été décisifs. Je me rappelle très bien la fois où il m'a dit : « *Samedi prochain, on vient chez toi et tu nous joues tes chansons.* » Quel trac ! Devant Christophe, Aude, sa sœur (2) et son copain, j'ai fait trois titres. J'étais content... Mais comment aller plus loin ? Je n'avais pas de relations, j'ignorais ce qu'était un studio, un arrangement, une scène. Christophe, encore lui, m'a incité à travailler. Il m'a même écrit des textes pour que je les mette en musique. Il a enclenché une mécanique. Puis la mort d'Aude a tout accéléré.

Que s'est-il passé ?

Nous étions sortis en boîte, à Paris, avec justement Christophe et Kéthévane... Aude a été victime de ce qu'on appelle une mort subite. Elle est tombée, c'était fini. Elle avait 26 ans. Son décès était si absurde que mon côté sage a subitement volé en éclats. Puisqu'on peut mourir si vite, carpe diem ! Mes verrous ont sauté : je suis beaucoup sorti, je me suis mis à coucher avec des garçons, à prendre des drogues, à boire davantage. Certaines expériences

m'ont plu, d'autres moins. En même temps, mes chansons sont devenues plus intéressantes. Elles ont pris de la substance. Si Aude n'était pas morte, je n'aurais jamais fait ce métier. Je ne dis pas qu'il faut une grande blessure pour écrire de bonnes chansons. Mais je sais qu'avant sa mort je n'avais pas assez de talent pour le faire.

La chanson sert-elle à aller mieux ?

Je ne crois pas. J'utilise ma vie pour écrire, mais la chanson n'est pas une thérapie. Si, au final, chanter me guérit un peu, c'est juste par un effet collatéral.

Ces chansons vous ont quand même permis de faire vivre la mémoire d'Aude et de réaliser son rêve...

J'ai compris à ce moment-là ce qu'est un artiste : quelqu'un qui se saisit d'événements parfois tragiques pour en faire autre chose, au risque de choquer. À la mort d'Aude, j'étais sidéré, extrêmement malheureux. Mais j'ai senti que dans cette douleur il y avait matière à création, et cela m'a donné l'impulsion pour entamer une vie de chanteur. C'est venu très vite : Aude est morte en novembre 2000, et en janvier j'entrais dans un studio de Besançon pour enregistrer *Brooklyn Bridge*, *Les Yeux au ciel*, *Delta Charlie Delta*, qu'on retrouverait en 2005 dans mon premier album ou dans *Les Chansons d'amour*.

Ce film est donc le reflet de votre histoire...

Il s'en inspire fortement, avec une part de fiction. Christophe connaissait très bien Aude, il a été lui aussi marqué par sa mort. Mais contrairement à moi, il a attendu avant de s'en emparer. En mai 2006, alors que je venais de perdre ma mère, il m'a appelé : « J'écris un scénario avec tes chansons, est-ce que cela te dérange ? — Non. Ça parle de quoi ? — C'est l'histoire d'une fille qui meurt, et de son petit copain qui se met avec un garçon »... Peut-être s'est-il dit que j'étais prêt à franchir un nouveau pas. Ou peut-être a-t-il voulu sauver les chansons de mon premier album, passé inaperçu. Toujours est-il que le film a été tourné en janvier 2007, et projeté au Festival de Cannes en mai. Nous étions mus par un élan, une urgence, sans avoir du tout conscience de ce que cela provoquerait. Pour Christophe, ce fut un film important. Pour moi, il fut salvateur. Grâce au succès des *Chansons d'amour*, j'ai pu finalement enregistrer un deuxième album.

“Longtemps, j'ai emprunté des codes musicaux à la variété afin que mes albums ne sonnent pas ‘rive gauche’.”

Pourtant vos routes se sont séparées. Pourquoi ?

Pas pour des raisons artistiques en tout cas. Je reste extrêmement fier du travail accompli avec Christophe. Huit films en tout. À mesure de nos collaborations, le résultat me semblait même de plus en plus satisfaisant — ma dernière BO, sur *Les Malheurs de Sophie*, était la plus aboutie... Mais comme nous étions d'abord amis avant d'être collaborateurs, nous ne pouvions plus,

une fois brouillés, continuer de travailler ensemble. Pour autant, je n'oublie pas ce que je lui dois.

Vous retrouverez-vous un jour ?

Je l'ai espéré. Je ne l'espère plus.

Vous travaillez avec d'autres : Fanny Ardant, Julien Clerc, Françoise Fabian... Vous ne vous suffisez pas à vous-même ?

Je serai honnête : ces projets me permettent de gagner ma vie, davantage que mes propres disques. Mais au-delà de tout, je refuse de me concentrer sur ma seule carrière de chanteur. Ce métier rend fou. Il pousse au nombrilisme. Je connais peu de chanteurs qui ne soient pas obsédés par eux-mêmes. D'ailleurs, je n'ai pas d'ami qui fasse le même métier que moi. Ou plutôt je n'en ai qu'une, La Grande Sophie, une exception dans un océan d'égoïsme. Pour conserver un équilibre, j'ai besoin de travailler avec les autres. À travers les films de Christophe, j'ai écrit et composé pour des acteurs et des actrices ; c'est devenu une sorte de spécialité, pour laquelle on me sollicite. Quand on vous propose de faire chanter [Fanny Ardant](#) au théâtre, comment refuser ? Idem pour Françoise Fabian, qui me dit à 85 ans qu'elle rêve d'enregistrer un album... D'autant que j'ai toujours adoré la façon dont les comédiens incarnent les textes. Je crois que plus ils chantent mal, plus ils m'émeuvent. Peut-être aussi qu'ils me rassurent sur ma propre façon de chanter !

Vous vous définissez comme un chanteur « de variété »...

Parce que, longtemps, j'ai emprunté des codes musicaux à la variété — y compris des trompettes mariachi —, afin que mes albums ne sonnent pas « rive gauche ». J'aime trop la chanson pour la scléroser dans une esthétique figée. Cette fois, j'ai choisi une autre option : faire appel à deux réalisateurs venus de la pop et de l'électro, Superpoze et Sage, qui a travaillé avec Woodkid et [Clara Luciani](#). Ils ont su habiller mes chansons avec des sonorités actuelles, sans les dénaturer.

Mais n'est-ce pas le propre des grandes chansons que d'être intemporelles, de ne pas courir après la mode ?

Vaste débat ! En tant qu'auditeur, j'aime au contraire que les chansons me ramènent à un moment précis de ma vie. Cet art éminemment populaire suscite chez chacun de nous des émotions très personnelles. Quand nous les recevons, les chansons s'ancrent dans notre histoire. Par nature, elles me semblent donc liées à une époque.

Dans l'un de vos nouveaux titres, Ektachrome, vous évoquez ce rapport à la mémoire, qui parfois s'efface...

J'ai grandi du temps de l'Ektachrome, un type de pellicule photo qui a disparu. Le seul fait d'employer ce mot me situe dans le temps : même mes souvenirs sont imprimés sur un support qui n'existe plus. Obsolète. Sans avoir le culte de la jeunesse, je n'oublie jamais que vieillir nous rapproche de la mort. Et cela me terrifie. La disparition d'Aude n'y est pour rien : enfant, déjà, je réveillais

mes parents la nuit en leur disant que j'avais peur de mourir. Ils essayaient de me rassurer : « Cela arrivera, mais pas maintenant »... Près de quarante ans plus tard, l'angoisse est toujours aussi vive.

C'est pour ne pas trop y penser que vous travaillez sans cesse ?

Peut-être ! Mais aussi parce que je redoute que s'arrête un jour ma vie de chanteur, donc j'en profite. Si l'inspiration disparaît et que mes chansons deviennent médiocres, mon entourage osera-t-il me le dire ? Et si je m'en rends compte, aurai-je le courage d'abandonner ? Comme je suis un peu lâche, je crains que non. Les chanteurs ont toujours beaucoup de mal à s'arrêter, alors que leurs productions perdent presque invariablement de leur intérêt au fil du temps. Même Jean-Jacques Goldman continue d'écrire pour d'autres. En fait, l'idéal serait de mourir avant de s'affadir... En attendant, j'ai une tournée à assurer, quelques musiques de films à composer, et même un projet secret de comédie musicale ! Ma vie est quand même très agréable.

Vous composez encore aujourd'hui sur le petit piano que vous avait offert votre amoureuse ?

Oui, il est dans mon salon. Un Clavinova de chez Yamaha, l'un des premiers modèles de pianos numériques. Toutes mes chansons, je les ai écrites dessus. J'ai du mal à m'en séparer. Mais il est devenu vieux. Plus de vingt ans... Il va falloir que je le change.

(1) Dans une lettre à Constantin Héger, enseignant belge dont elle était amoureuse, en 1845.

(2) Isabelle Monnin, auteure, en 2015, des *Gens dans l'enveloppe*, livre-disque pour lequel Alex Beaupain a écrit des chansons.